

1

LA CAPITALE

Sortant de la gare de Varsovie, un long convoi de petits traîneaux couverts de paille peinait dans la neige fondante de la perspective Wosnessenski pour atteindre la place Issakievskaja. Ce cortège se divisait en plusieurs files interminables. Les peaux de mouton des cochers, chaussés qui de chiffons maintenus par des lacets, qui de grandes bottes de feutre, fumaient comme les flancs luisants de leurs chevaux impatients. Hommes et bêtes soufflaient péniblement quand, pataugeant dans les sales rigoles qui se formaient sur le pont encroûté de glace, ils entraient dans le morne brouillard dont l'épaisse vapeur s'élevait des canaux, ensevelissant petit à petit tout Pétersbourg.

De temps à autre une légère troïka passait comme l'éclair entre les lourdes files. Les chevaux étincelants faisaient voler la boue et crépissaient les cochers de pied en cap, donnant un prétexte aux jurons et un aliment aux discours. Les cochers exploitaient largement l'occasion ; quand ils ne se prodiguaient pas l'un à l'autre les riches ressources de leur vocabulaire injurieux ils s'adressaient à leur cheval, tantôt le flattant des épithètes les plus tendres, et tantôt maudissant sa

race jusqu'à la dixième génération avec les plus affreux blasphèmes.

Ces cochers, sur leurs petits traîneaux, transportaient les trésors du Sud de la gare de Varsovie dans la capitale des tsars. Les vins les plus choisis venaient des plaines de Champagne, et Pétersbourg en consommait plus que tout le reste du monde. Les roses, les œillets, les violettes arrivaient en wagon fermé de la Riviera dans la métropole de Nicolas II ; il y avait aussi des primeurs dont la croissance avait été poussée en serre, des parfums raffinés, des savons, des produits de beauté qui provenaient des meilleures fabriques de France, des pierres rares, des eaux minérales rafraîchissantes ; en un mot tout ce que l'Europe avait de plus coûteux et de meilleur arrivait en masses formidables à la capitale des tsars par la gare de Varsovie. C'était de là que la richesse du monde se répandait sur Pétersbourg tandis que les trésors de Russie affluaient par les autres gares.

Dans une étroite rue transversale de la perspective Wosnessenski, où passaient à ce moment-là les traîneaux chargés de caisses de vin et de corbeilles de fruits ou de fleurs, se dressait un grand bâtiment d'aspect ancien. Il datait de l'époque Alexandre I^{er}, et présentait aux yeux un pur échantillon du style Empire pétersbourgeois. Les deux entrées de la façade crépie de jaune étaient surveillées jour et nuit par des domestiques en livrée, et cette gigantesque façade, d'une longueur hallucinante, occupait la plus grande partie de la ruelle. La partie latérale du bâtiment, qui se perdait dans les profondeurs d'une petite artère transversale, était d'ailleurs presque aussi longue. Cet immeuble monumental ne contenait pourtant que peu

d'appartements. Le rez-de-chaussée était occupé en entier par la veuve d'un général à laquelle appartenait la maison ; un riche propriétaire foncier habitait le premier étage ; quant au second c'était le domaine de Salomon Ossipovitch Halperine, avocat assermenté.

Le couloir qui donnait accès au cabinet de l'illustre maître grouillait de clients à partir de trois heures. Bien éclairé et bien chauffé, il s'ornait, à la mode de Pétersbourg, de longues rangées de sofas de peluche rouge et de gigantesques glaces empire. L'attente, dans ce vestibule, se passait agréablement, et les clients qui en avaient acheté l'entrée aux domestiques à coups de pourboires épiaient là jusqu'à quatre heures, pour pouvoir passer les premiers, le moment où les grandes salles de réception s'ouvriraient à la clientèle.

Quand les hautes portes qui donnaient accès à l'appartement de l'illustre maître livraient enfin passage aux gens, un flot d'hommes, paysans, propriétaires et Juifs, noircissait cet immense espace. Il en venait par longs cortèges de tous les coins de l'Empire russe : sujets victimes de l'injustice, opprimés par les fonctionnaires, tourmentés par des lois impitoyables, persécutés par les juges, accablés par l'arbitraire des conseils municipaux, ils venaient tous à la capitale pour demander la protection de la Cour suprême et des plus grands dignitaires de l'Empire. Pétersbourg, ville du tsar et des hauts fonctionnaires, Pétersbourg qui régnait sur des centaines de millions d'hommes, Pétersbourg, capitale d'un sixième de la terre, absorbait chaque jour par milliers et par dizaines de milliers des gens venus de tous les coins de la Russie, des plus lointains confins de l'infinie Russie, et qui venaient en cette Mecque de l'Europe chercher la protection des lois, la sauvegarde

de leurs droits, des concessions, des privilèges, car c'était, dans l'immense Empire, cette seule ville qui décidait de tout cela. Et de tous ceux qui venaient ainsi à Pétersbourg ce n'était pas le moins grand nombre qui emplissait les salles d'attente et de réception, soit officielles, soit privées, de M^e Halperine l'avocat. Car, bien que Juif, au plus lointain de la Russie M^e Halperine était célèbre pour sa finesse, son éloquence (il passait pour l'un des plus grands orateurs de l'Empire) et ses influentes relations.

Dans les hauts et spacieux couloirs qui desservaient les salles de réception et semblaient se perdre en d'incroyables profondeurs, on voyait se dresser des armoires massives, de larges armoires empire pleines de livres de droit, de décisions du Sénat, de verdicts des cours suprêmes et d'autres textes de lois. On pouvait voir entre deux meubles, sur des sofas ou des chaises d'acajou, le fretin de la clientèle, des Juifs de province notamment. On les introduisait d'abord au secrétariat; il s'agissait en général de gens expulsés de leur résidence. Les secrétaires se chargeaient eux-mêmes des affaires de moindre envergure et menaient les intéressés dans leur bureau particulier. Quant aux affaires compliquées, aux cas sensationnels dont on devait attendre qu'ils défrayassent la presse et l'opinion publique, comme les procès de révolutionnaires ou les accusations de meurtre rituel, ils étaient réservés aux soins de l'illustre maître. On faisait attendre dans les petites salles latérales les gens riches, les clients de marque, seigneurs du bois pour la plupart, du pétrole, du sucre, ou autres grands magnats, que l'avocat conseillait dans leurs affaires de concession ou pour l'admission de leurs fils dans les entreprises dont ils ne

pouvaient s'occuper sans obtenir au préalable le droit de résider à Pétersbourg ou à Moscou.

Restait le salon. D'imposants fauteuils français s'alignaient là devant des fenêtres tendues de lourds rideaux de soie; des originaux de Lévitane, d'Eivasofski, et de Rerich, dont l'heure de gloire venait de sonner, avaient été pendus aux murs, sous l'influence, probablement, de la fille de la maison; les tables et les coins s'ornaient de bronzes précieux et pesants et de vases pétersbourgeois. Dans ce salon la maîtresse de maison était en train de tenir compagnie à un visiteur insolite qui attendait, comme tous les autres, l'avocat: c'était le sénateur Akimov, conseiller d'État titulaire.

On avait annoncé à tous les autres clients que le maître, étant retenu plus longtemps que d'ordinaire par un important débat du sénat, ne pourrait recevoir que plus tard. Quant au sénateur Akimov, M^e Halperine lui avait fait dire qu'il lui demandait de l'excuser, mais qu'étant pris par l'étude d'un dossier dont dépendait une vie humaine, il le priait de bien vouloir se contenter pour un quart d'heure de la compagnie de Mme Halperine.

Le quart d'heure était passé depuis longtemps. Le conseiller, petit homme à barbiche, trapu, avec un immense front luisant prolongé par une gigantesque calvitie, se frottait nerveusement les genoux de ses mains molles, presque féminines. Ses yeux bleu clair erraient inquiètement. Sa nervosité provenait beaucoup plus de son indignation de voir un Juif le faire attendre que du motif qui l'amenait dans la maison de ce même Juif. Il s'efforçait pourtant de son mieux de ne rien laisser transparaître de son agitation et échangeait avec la maîtresse de maison les banalités d'usage sur

une première de l'Opéra, le mauvais temps qui sévisait et le dernier accident de chemin de fer du Caucase. Mme Halperine, une femme d'âge moyen, bien en chair, avec des cheveux noirs et brillants comme de la soie et des sourcils également noirs, de ravissantes fossettes aux joues et quelques grains de beauté du plus piquant effet au milieu d'un visage soigné, dévoilait en parlant l'éclair de ses dents blanches ; elle avait l'air aussi distinguée qu'attirante avec la seule parure de son collier de perles qui provenait du meilleur bijoutier de Paris et retombait sur une robe de soie noire des plus seyante. La fente longue de ses yeux prêtait à son visage une expression beaucoup plus mongole que juive. Et, n'eût été l'insolite de sa situation, dont l'idée lui martelait douloureusement le cerveau, le sénateur aurait pris grand plaisir à la compagnie de cette dame. Malheureusement, depuis qu'il se trouvait dans le salon de cet avocat juif, la gravité de son cas lui paraissait plus grande sans qu'il pût nettement s'en expliquer le motif. Cependant Mme Halperine témoignait d'une aisance parfaite et guidait la conversation avec une telle adresse et un tel naturel que le sénateur, d'abord surpris de voir une Juive aussi sûre d'elle en face de lui, avait fini par en concevoir du respect.

Pendant ce temps l'illustre maître était assis en face de son lourd bureau d'acajou dans un grand fauteuil richement sculpté, curieuse pièce de la Renaissance espagnole qui faisait songer à un trône. Les murs de l'immense pièce disparaissaient derrière de massives bibliothèques de bois sculpté, un épais tapis s'étendait aux pieds des lourds fauteuils de cuir. Des lampes à abat-jour verts laissaient tomber une lumière voilée. La longue crinière de Halperine au noir déjà mêlé de

gris restait toujours rebelle au peigne ; la courte barbe poivre et sel qui encadrait son long visage accusait fortement son type juif. Cet avocat produisait plutôt l'impression d'un jeune rabbin ; la ligne délicate et régulière de sa lèvre supérieure recouverte d'une petite moustache donnait à la physionomie quelque chose de juvénile qui faisait songer à un étudiant.

Il passa ses longs doigts osseux dans sa barbe grisonnante et se mit à froncer le sourcil. Pourtant nul dossier n'était là dont dépendît une vie humaine, et nul client dans le cabinet. L'avocat était seul ; il réfléchissait à l'hôte insolite qui était assis dans le salon en compagnie de sa femme. Il méditait avec effort sur la conduite qu'il devait tenir dans le cas Akimov. Le maître avait déjà appris la désagréable situation dans laquelle se trouvait le tout-puissant sénateur ; les journaux en avaient laissé transparaître certains détails, bien qu'en gazant beaucoup encore ; il en avait appris le reste dans les couloirs du Sénat. Il s'agissait d'un faux et de formidables détournements de fonds d'État.

« Et c'est à moi que vient s'adresser ce mangeur de Juifs, ce réactionnaire enragé ! Il a déjà frappé sûrement à d'autres portes, et il a été évincé, réfléchissait l'avocat, il faut évidemment qu'il y ait eu des raisons. Le tout-puissant Akimov a dû tomber en disgrâce et on souhaite sa ruine. Sinon l'affaire eût été étouffée avant que le public en sût le moindre mot. Le ministre veut donc le perdre pour une raison ou pour une autre ! Laquelle ? La cour l'a délaissé. Pourquoi vient-il trouver un Juif ? Ce sont sûrement ses collègues qui le lui ont conseillé ; ce sont eux qui me l'envoient... Qui irait soupçonner Akimov d'être de connivence avec un Juif ! On les connaît ! D'ailleurs la cause est condamnée, et

alors on se dit : un Juif ! Il défendra n'importe quoi, même le faux et l'escroquerie, même si l'accusé est son pire ennemi, pourvu qu'on lui montre de l'or... »

Le cerveau de Halperine travaillait rapidement. L'homme accompagnait ses pensées, comme une psalmodie du Talmud, de ce petit chantonement dont il n'avait jamais pu se défaire.

« Eh bien ! ce serait peut-être une raison... poursuivit-il en continuant son bourdonnement, Akimov est président du Sénat, et c'est précisément parce qu'il est le plus endurci des antisémites qu'il vaudrait peut-être mieux s'occuper de sa cause. Les journaux vont en être pleins, l'histoire va fournir un scandale dont toute la Russie parlera... Et, si je le défends, quel effet ! Quel coup de bombe ! Quel honneur pour la profession ! Nous sommes au-dessus de toute politique, de toute passion ! Un exemple formidable d'impartialité ! Et pas un sou d'honoraires ! Je n'en veux pas ! Hier je défends un révolutionnaire et aujourd'hui un conseiller d'État antisémite et réactionnaire : le Droit ignore les factions... »

« Mais la cause est mauvaise ; pis : elle est sale ! Un faux : mobiles uniquement matériels. Et si les collègues ont refusé, c'est sûrement un signe d'en haut. Akimov, te voilà tombé. Tu t'es frotté de trop près au Dieu d'Israël... »

La première décision d'Halperine avait triomphé. Il s'en voulait maintenant de l'instant de faiblesse où sa soif de gloire et de popularité l'avait fait hésiter, pencher aux « compromis », lui qui avait pris pour principe de ne jamais défendre une cause malhonnête.

« Mais qui me dit qu'elle est malhonnête ? C'est de lui qu'il faut le savoir, et comment se présente au juste son affaire ; agissons en conséquence. Qu'il s'agisse

d'Akimov ou d'un obscur cocher, si mon client est innocent il faut le défendre envers et contre tous, s'il est coupable il faut refuser sa cause ainsi que je l'ai toujours fait.»

L'avocat était fier de sa résolution. Au tréfonds de son âme une petite rancune chercha pourtant à se ranimer : « Grand Akimov, dans un instant tu gigoteras entre mes doigts tout comme un petit Juifailon dans les serres d'un fonctionnaire ! » Mais ce sentiment de vengeance fut rapidement réprimé par un autre sentiment, plus fort, plus immédiat, l'amour-propre qui l'emplissait ; lui Halperine, Juif de province obscur, il s'était élevé si haut que des sénateurs venaient dans son salon, faire antichambre et lui demander sa protection ! Cet amour-propre lui servait d'arme pour combattre ses rancunes de race et maintenir en équilibre la balance de l'équité comme il pensait qu'un avocat doit le faire en toute occasion.

— Je dois ma protection à qui vient la chercher, qui que ce soit, à condition qu'il y ait droit.

Cette phrase il ne la pensa pas seulement, il la prononça à haute voix, solennellement, comme devant le jury. Et, voulant accentuer encore son air juif, il fourragea dans la broussaille de sa crinière et de sa barbiche pour les hérissier davantage ; puis, ses longues mains croisées derrière le dos, il se rendit au salon pour recevoir son hôte.

Les saluts furent corrects mais froids de part et d'autre. C'était fatal. L'avocat connaissait bien de vue le sénateur, ces petits yeux bleu clair, rusés, qui s'étaient si souvent fixés sur lui quand il plaidait devant une assemblée de justice étaient restés gravés au fond de sa mémoire ; mais, en voyant en face de lui le

président qui l'avait toujours regardé avec un mépris ironique, il ne put pas se maîtriser ; l'humaine passion de la vengeance sauta d'un coup dans la balance de l'équité. La maîtresse de maison, psychologue avertie, comprit immédiatement le péril, et aida adroitement son mari à dissiper le nuage.

— Tu as bien fait de te hâter, Salomon Ossipovitch. Je craignais que le président (c'était ainsi qu'on appelait le sénateur) ne commençât à s'ennuyer.

— Excusez-moi, Constantin Ivanovitch, dit Halperine. Je n'ai pas pu me libérer plus vite ; j'étais cloué par le devoir professionnel. J'avais à préparer un dossier très urgent qui doit se trouver à la justice dès demain ; il y va de la vie d'un homme.

— Je comprends parfaitement, le devoir avant tout. Mais j'ai vraiment passé le temps de la plus agréable manière, grâce à la compagnie de madame... Excusez-moi, je ne me souviens pas bien du nom de monsieur votre père.

— Je ne l'ai pas encore dit, répondit en souriant la maîtresse de maison, Olga Mikhaïlovna.

Le sénateur répéta le nom comme s'il voulait l'apprendre par cœur. L'entretien s'arrêta, les deux hommes ne sachant comment l'amener sur le sujet qui les intéressait. Ce fut encore la maîtresse de maison qui sauva la situation.

— À ce que je suppose, c'est pour toi, Salomon Ossipovitch, que le président est venu, et c'est pour toi qu'il s'ennuie là depuis un moment.

— Oui, Olga Mikhaïlovna a raison : c'est bien vous que je suis venu voir, Salomon, Sa..., excusez-moi.

— Salomon Ossipovitch, et l'avocat répéta son nom entièrement.

— Je vous demande pardon ; oui, c'était vous, Salomon Ossipovitch.

— Voulez-vous avoir l'obligeance de venir dans mon cabinet ? Tu nous excuseras, Olga Mikhaïlovna.

— C'est cela, vous nous excuserez, Olga Mikhaïlovna – le sénateur répétait mot à mot –, une affaire professionnelle, vous comprenez...

Dans le cabinet de l'avocat, au fond des fauteuils de cuir, sous la lumière de la lampe au grand abat-jour vert, l'entretien des deux hommes fut beaucoup plus facile.

— N'êtes-vous pas étonné de me voir ici, Salomon Ossipovitch ? demanda le sénateur.

— Le médecin et l'avocat n'ont jamais le droit de s'étonner dans l'exercice de leur profession, répondit le maître ; d'ailleurs, si vous avez l'obligeance de me dire le motif auquel je dois l'honneur de votre visite, toute ma curiosité se trouvera satisfaite.

— Les journaux ne vous en ont-ils rien dit ?

— Ce que disent les journaux ne m'intéresse pas. Je n'ai rien lu, et j'ignore tout.

— C'est une très grave affaire, qui m'amène à vous, Salomon Ossipovitch. Vous connaissez mes opinions, vous connaissez ma situation sociale. Si, malgré tout, j'ai résolu de vous demander votre appui, c'est parce que je veux montrer au monde que je ne cherche pas à m'abriter sous le manteau du ministère de la Justice et que je ne vais pas demander la protection de la cour, de mes parents ou de mes amis. Si je vous choisis pour défenseur, vous, un homme qui, pour ainsi dire – excusez-moi de l'expression –, se trouve loin des milieux influents, qui leur est même peut-être en quelque sorte hostile, si vous voulez me permettre ce

mot, tout le monde sera bien forcé de voir que je combats, pour ainsi dire, à visage découvert. Vos paroles, celles d'un homme qui, passez-moi mes termes, appartient en quelque sorte à une autre sphère, à une classe différente, auront plus de force persuasive ; elles feront bien meilleure impression, elles auront beaucoup plus de poids pour démontrer mon innocence, ma totale innocence, dans une affaire à laquelle j'ai été mêlé entièrement à mon insu et malgré moi.

Salomon Ossipovitch évita intentionnellement tout mot, tout geste qui auraient pu aider le sénateur à sortir de son bégaiement. Son visage resta d'acier. Aux paroles du sénateur, à l'expression « autre sphère » surtout, il comprenait qu'il avait deviné juste en supposant qu'Akimov lui était envoyé par d'autres avocats qui avaient refusé sa cause. Cette « autre sphère » venait du député Sologoub, le célèbre avocat des Centuries Noires, dont elle était l'expression favorite.

— De quoi s'agit-il donc au juste ? Auriez-vous l'amabilité de m'exposer le sujet de l'affaire ? demanda l'avocat sèchement.

— Il s'agit d'une signature de mon chef de cabinet, le chef du Service des Forêts dont je suis le président. Sous le couvert de cette signature cent mille roubles ont été retirés de la Banque d'État. Les organes radicaux et les révolutionnaires ont alors répandu des bruits diffamatoires d'après lesquels j'aurais contrefait la signature de Michel Krasnikov, mon chef de cabinet. Et c'est là pure calomnie. Car, ainsi que vous le savez, je suis président du Service, et on ne pouvait rien payer sans ma propre signature.

— La somme a-t-elle été retirée ?

— Mais oui !

— Qui l'a retirée ?

— Qui ? Le diable le sait ! Mon secrétaire ? Le chef adjoint du cabinet ? Le chef du cabinet lui-même ? Qui peut le savoir !

— Et vous, Constantin Ivanovitch, vous aviez signé le papier ?

— Naturellement ! Ne suis-je pas le président ? Sais-je si ce que je signe est régulier ou non ? Le papier m'a été présenté avec d'autres, je l'ai signé.

— Portait-il à ce moment-là la signature de Michel Krasnikov, oui ou non ?

Le sénateur se leva tout droit :

— Toute l'affaire est précisément là. Autant que je puisse m'en souvenir la signature y était. Maintenant il le nie et déclare qu'elle a été contrefaite. Comment se souvenir de tels détails si longtemps après ! Voilà pour-quoi je suis venu vous demander conseil.

— Constantin Ivanovitch, permettez-moi de vous dire une chose très importante. Je dois d'abord vous affirmer que tout ce dont nous parlons ici restera entre ces quatre murs. Nulle oreille ne nous entend. J'ouvre toutes les portes afin de vous prouver qu'il n'y a personne dans les couloirs ni dans aucune des autres pièces. Les murs sont épais, nul n'entend. Et, comme avocat, j'ai le devoir de vous faire remarquer..., je crois d'ailleurs que vous le savez aussi bien que moi, car à moins que je ne m'abuse, vous êtes vous-même docteur en droit...

— Non je n'ai fait que deux ans à l'École des Cadets.

— Excusez-moi. Voici ce que je veux vous dire : l'avocat se trouve dans la même situation que le médecin. Pour employer la bonne thérapeutique, le médecin

doit d'abord connaître exactement la pathogénie de la maladie; ce n'est qu'alors qu'il peut porter son diagnostic. À cet égard nous ne sommes pas des hommes, des êtres à passions humaines, mais tout simplement des savants qui examinent un cas scientifique. Cette pièce, ces murs doivent savoir la vérité entière. La loi s'est d'ailleurs arrangée pour que nulle déclaration faite par le client dans le cabinet de l'avocat ne puisse servir de témoignage devant les juges; elle ne saurait en aucun cas non plus être exploitée contre l'accusé, ni par le ministère public, ni par personne. Tout avocat répugnerait d'ailleurs, par conscience professionnelle, à répéter ce qu'il aurait entendu entre les murs de son cabinet, quand ce serait à son meilleur ami. À cet égard vous pouvez donc être parfaitement rassuré.

Le sénateur se rassit et leva la tête. Ses yeux bleus s'animent soudain, ses narines et sa lèvre supérieure frémissent.

— Je tiens malgré tout à vous faire remarquer, Salomon Ossipovitch (il dit le nom du bout des lèvres), je tiens malgré tout à vous faire remarquer que vous avez devant vous un conseiller titulaire, le sénateur comte Constantin Ivanovitch Akimov, le président de la Commission sénatoriale des Forêts.

— Et moi je tiens à vous faire remarquer, rétorqua l'avocat avec un clignement des yeux tandis qu'un léger sourire passait sur ses lèvres pâles, je tiens à vous faire remarquer que vous avez devant vous le défenseur de ce même Constantin Ivanovitch Akimov.

Sur quoi l'avocat tendit au comte un étui à cigarettes en argent.

— J'avais complètement oublié de vous offrir des cigarettes, excusez-moi.

Il y eut une minute de silence.

— Si nous continuons ainsi, reprit finalement l'avocat, nous n'avancerons guère; nous ne faisons que gaspiller un temps précieux. Comme vous m'avez fait l'honneur de venir me trouver et de m'accorder votre confiance — honneur, soyez-en convaincu, que j'apprécie à sa juste valeur —, je pensais que vous étiez prêt à vous confier entièrement à moi. Car, en quittant ce cabinet, il faut que nous ayons confiance l'un en l'autre, et que nous ayons oublié tout ce qui peut nous séparer : classes, « sphères » ou opinions. Nous ne devons songer qu'à une chose : c'est que la même cause nous intéresse tous deux. Il faut que vous ayez en moi la même confiance qu'un malade en son médecin : on dit à son médecin les secrets les plus intimes. Ce n'est qu'à ce prix qu'il me sera possible de vous aider à sortir d'une situation que mon expérience me fait considérer comme très dangereuse pour votre honneur et votre liberté.

Le sénateur, assis, ne soufflait mot. On eût dit qu'il s'était tassé comme si sa fragile échine s'était courbée sous le poids des paroles que la voix métallique de l'avocat faisait pleuvoir sur lui. Son visage avait pâli, son regard s'était figé, vitrifié, et ses petites dents humides brillaient entre ses lèvres ouvertes. Il frotta ses mains longues et blanches l'une contre l'autre; quelque effort qu'il fît pour se tenir il ne pouvait dissimuler à l'avocat le combat qui se livrait en lui entre l'orgueil et le désir de se défendre.

— Que voulez-vous savoir ? demanda-t-il enfin.

— Je veux savoir si, au moment où on vous a présenté à signer le papier de cent mille roubles, la signature du chef de cabinet s'y trouvait déjà ou non.

— Je ne puis m'en souvenir, répondit le sénateur, et son regard fuyait celui de l'avocat.

— Vous ne pouvez pas vous en souvenir ? Ce n'est pas une réponse. Je vous le fais remarquer encore : si je vous pose cette question ce n'est que pour vous éviter le désagrément de l'entendre de la voix du ministère public. Je n'ai pas besoin de vous rappeler que devant lui votre réponse devra être catégorique !

Le sénateur se fit encore plus petit. La voix puissante, le regard perçant de l'avocat semblaient l'avoir complètement abattu.

— J'étais alors dans un état qui m'a ôté toute mémoire. On fêtait l'anniversaire de l'une de mes amies et nous avions un peu bu ; vous me comprenez, Salomon Ossipovitch.

— Je comprends. Où avez-vous signé ? Chez vous ?

— Non, Salomon Ossipovitch. (Le sénateur se rendit complètement.) Ce n'était pas dans mon cabinet, ni à mon bureau du sénat. C'était dans un endroit difficile à nommer... chez Petrovna, la chanteuse polonaise, Maria Petrovna...

— Et c'est là qu'on vous a présenté le papier ?

— Oui.

— Qui vous l'a porté ? Votre secrétaire, ou un envoyé du Service ?

— Non, non. Un employé subalterne, Choulguine, un bon ami de la chanteuse polonaise.

— Et le papier ne portait pas encore la signature du chef de cabinet ?

— Non, mais Choulguine m'a dit qu'il l'apportait du Service et que le chef de cabinet devait le signer le lendemain. Il était trop tard, disait-il, pour le lui

présenter encore, parce qu'il avait quitté le bureau. Cela arrive fréquemment chez nous.

— Le chef de cabinet n'a donc pas signé. C'est Choulguine qui l'a fait pour lui, n'est-ce pas ? Et vous le saviez ?

— Non, non, je n'en savais rien. Sur Dieu, je n'en savais rien. Comment l'aurais-je su puisque cela ne s'est passé que le lendemain ?

— Et qui a touché l'argent ? Choulguine ? Ou la chanteuse ?

— Choulguine en a eu la moitié, et la chanteuse a touché l'autre.

— Et vous n'avez rien pris vous-même ?

Le sénateur chercha encore à relever la tête et les yeux, mais les rabassa aussitôt sous le regard d'acier de l'avocat.

— Cinquante mille seulement, pour régler une dette d'honneur... mais tout peut être restitué. Ma femme doit vendre son domaine de Salomonka avec tous les bois, à trois Juifs. Et, s'il le faut, j'irai à la cour, je tomberai aux pieds du tsar, je lui avouerai tout. J'étais ivre..., voilà tout... Il est bon, notre petit père, il est très bon, il me pardonnera... Et si je ne peux pas parvenir jusqu'à lui j'enverrai Catherine Sakharovna, ma chère femme. Elle pourra certainement voir la tsarine. La tsarine l'aime et s'entremettra pour moi auprès du tsar... On ne me tuera pas, après tout ; on me reléguera seulement pour un certain temps en province ; tout au plus ; n'est-il pas vrai, Salomon Ossipovitch ?... Que peut-on me faire, après tout ? On ne me tuera pas !... Bien sûr, c'est une petite tache sur un beau nom... Je suis tombé dans le panneau..., tombé dans le panneau par ivresse... Il y avait une eau-de-vie,

ce soir-là ! Du gin, on appelle ça ; de Hollande ou d'Angleterre. Ah ! ce sont ces maudits Anglais qui sont coupables de tout !

Ainsi parlait le conseiller titulaire, monologuant sans s'arrêter comme s'il avait été seul.

Salomon Ossipovitch se leva de son grand fauteuil et se mit à faire les cent pas sans s'inquiéter du sénateur. Au passage il lui demanda :

— Le procureur est-il déjà informé ?

— Il m'a convoqué pour demain matin, à dix heures.

Mais vous m'aidez certainement, n'est-ce pas, Salomon Ossipovitch ? Vous autres, Juifs, vous vous tirez de tous les pièges. N'êtes-vous pas le plus grand cerveau de la Russie ? Tout le monde m'a envoyé à vous, à vous seul..., il n'y avait que vous qui pussiez me sauver ! Si vous vous occupez de moi, Salomon Ossipovitch, l'affaire est gagnée d'avance, tout le monde me l'a dit. Avec votre grande intelligence, votre intelligence hébraïque, vous trouverez certainement le biais nécessaire pour interpréter la loi. Des protections, nous en aurons ! Nous pourrons aller jusqu'au tsar ! Personne n'osera résister. Il s'agit seulement de trouver une façon de tourner la loi, c'est tout le problème. Mais cela c'est votre partie, Salomon Ossipovitch...

Le sénateur avait repris une étrange confiance et s'était vite rassuré ; comme un enfant qui a commis quelque méfait, il avait l'air de se croire déjà absous du seul fait de sa confession.

Salomon Ossipovitch arrêta soudainement son va-et-vient au milieu de la pièce et considéra Akimov en silence. Il y eut un de ces temps comme il en introduisait souvent dans ses plaidoyers devant le jury avant un mouvement pathétique. Il leva sa longue main pâle, rejeta en

arrière sa « crinière de lion » (comme disaient ses admirateurs, et cette expression lui plaisait) et commença de toute sa voix, avec son timbre métallique :

— Monsieur le conseiller titulaire, monsieur le président Constantin Ivanovitch Akimov, voilà vingt-huit ans que je suis là, comme un soldat en sentinelle, pour protéger les innocents, pour défendre les opprimés. J'ai toujours eu un certain principe ; je l'ai observé fidèlement pendant toute ma carrière ; il m'a valu la considération de mes amis et de mes ennemis. Tous les tribunaux le connaissent, tous les juges, tous les défenseurs ; je n'ai jamais élevé la voix – et cette voix s'élançait au ciel de l'éloquence –, je n'ai jamais utilisé ce bon cerveau d'Hébreu, que vous venez de me vanter, monsieur le sénateur, avec une amabilité dont j'apprécie le mérite, je n'ai jamais employé mes facultés de Juif, dont vous venez de dire aussi tant de bien, que lorsque j'étais convaincu de l'innocence de mon client et de l'équité de sa cause. C'est une conviction que je ne puis avoir dans votre cas, monsieur le président. Je ne puis donc, à mon grand regret, assumer la tâche de vous défendre, ce serait aller contre un principe inébranlable.

— Et ce que je vous ai dit, tout ce que...

— Rassurez-vous ; je vous affirme une fois de plus que tout ce que vous avez dit dans cette pièce restera enseveli entre ces quatre murs.

— Vous m'avez donc tout simplement arraché un aveu par ruse, n'est-ce pas ? À quelle fin ? Pour le plaisir de cette ruse ? Pour le plaisir juif de la ruse ?

— Non, monsieur le sénateur, rassurez-vous ; je ne vous ai pas arraché d'aveu. Je voulais simplement savoir si je pouvais ou non vous défendre. J'en use ainsi avec tous mes clients ; j'ai agi de même avec vous.

— J'irai trouver le tsar et je me plaindrai de vous.
Il comprendra et me pardonnera ; mais à vous...

Et le sénateur s'oublia jusqu'à lever le poing.

L'avocat répondit avec calme :

— Je déplore sincèrement que vous vous irritiez ainsi. Allez trouver le tsar. Le tsar peut tout ; quant à moi... rien.

Sur ces mots, il ouvrit la porte et appela son domestique :

— Ossip, apporte la pelisse de monsieur le président.